



POUR elle

ELIZABETH
HOYT

Cher monstre

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE - 7

AVENTURES & PASSIONS

Elizabeth Hoyt

Née en Amérique, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie à l'université du Wisconsin, elle embrasse quelques années plus tard la carrière d'écrivain.

Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteur de séries à succès, dont la plus célèbre est *Les trois princes*, très remarquée par des milliers de lectrices dans le monde. Sous le pseudonyme Julia Harper, elle écrit également des romances contemporaines.

Cher monstre

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LES TROIS PRINCES

- 1 – Puritaine et catin
N° 8761
- 2 – Liaison inconvenante
N° 8889
- 3 – Le dernier duel
N° 8986

LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS

- 1 – Les vertiges de la passion
N° 9162
- 2 – Séduire un séducteur
N° 9229
- 3 – Le reclus
N° 9309
- 4 – Le revenant
N° 9360

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

- 1 – Troubles intentions
N° 9735
- 2 – Troubles plaisirs
N° 9899
- 3 – Désirs enfouis
N° 10001
- 4 – L'homme de l'ombre
N° 10165
- 5 – Le lord des ténèbres
N° 10506
- 6 – Le duc de minuit
N° 10618

ELIZABETH
HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE – 7

Cher monstre

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Garcia*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
DARLING BEAST

Éditeur original
Grand Central Publishing, a division of Hachette Book Group, Inc.,
New York

© Nancy M. Finney, 2014

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2015

*À mon agent, Robin Rue,
qui a tout fait pour que cet ouvrage soit publié.*

1

Il existait autrefois un roi qui ne vivait que pour la guerre. Il n'ôtait jamais sa cotte de mailles, et ne pensait que stratégies et conflits. La nuit, rêvant aux cris d'effroi de ses ennemis, il souriait dans son sommeil...

(Inspiré de la légende du Minotaure)

Avril 1741, Londres, Angleterre

Mère d'un petit garçon de sept ans, Lily Stump était habituée aux discussions portant sur des sujets saugrenus. Comme, par exemple, la question de savoir si les poissons portaient des vêtements. Ou celle, beaucoup plus sérieuse, concernant la provenance des fruits confits, et pourquoi les enfants ne pouvaient pas en manger tous les matins au petit-déjeuner. Sans parler de l'éternelle controverse sur les chiens et les chats : pour quelle raison les premiers aboyaient-ils, et pas les seconds ?

Voilà pourquoi Lily ne prêta d'abord pas attention à son fils quand celui-ci annonça, au déjeuner, qu'il y avait un « monstre » dans le jardin.

— Indio, soupira-t-elle, avec un rien d'exaspération dans la voix, est-il vraiment nécessaire que tu essuies tes doigts collants de confiture sur les poils de Daffodil ? Je ne suis pas sûre qu'elle apprécie.

C'était un gros mensonge. Daffodil, une jeune femelle lévrier italien au pelage fauve, se contorsionnait avec délectation pour lécher son dos maculé de confiture.

Indio posa sa tartine et déclara d'un ton patient.

— Tu m'as entendu, maman ? Il y a un *monstre* dans le jardin.

À genoux sur sa chaise, il s'était penché en avant pour donner plus d'emphase à son propos, et une boucle brune était tombée sur son œil droit – le bleu. L'autre était vert, ce que certains trouvaient déconcertant.

— Avait-il des cornes ? demanda très sérieusement le troisième membre de leur petite famille.

— Maude ! siffla Lily.

Maude Ellis posa une assiette de fromage sur la table et plaqua les mains sur ses hanches menues. Elle avait cinquante ans, arrivait à peine à l'épaule de Lily, et n'avait pas la langue dans sa poche.

— Et quoi ! se récria-t-elle. Il a peut-être vu le diable.

Lily étrécit les yeux en guise d'avertissement. Indio était sujet à des cauchemars et cette conversation n'était pas une bonne idée.

— Indio n’a pas vu le diable. Ni de monstre, du reste.

— Si ! insista l’enfant. Il n’avait pas de cornes, mais il avait des épaules larges comme ça !

Il écarta grand les bras pour donner une idée de la carrure du monstre en question et, ce faisant, faillit renverser son bol de soupe.

Lily rattrapa ce dernier à temps, au grand dam de Daffodil.

— Avale ta soupe, s’il te plaît, Indio, avant qu’elle ne finisse sur le sol.

— Ce n’était pas non plus un dunnie¹, alors, déclara Maude en s’asseyant. Les dunnies sont petits. Sauf lorsqu’ils se métamorphosent en chevaux. Il s’est transformé en cheval, mon agneau ?

— Non, répondit Indio. Il ressemblait à un homme, mais en très grand. Ses mains étaient grosses comme... comme...

Indio fronça les sourcils, cherchant visiblement une comparaison appropriée.

— Comme ta tête ? suggéra Lily. Ou comme une cuisse de mouton ? Ou comme Daffodil ?

Daffodil aboya joyeusement en entendant son nom.

— Est-ce qu’il était vert ? hasarda Maude. Ou dégoulinant d’eau ?

Lily soupira. Plus Indio s’essayait à décrire son « monstre » et plus Maude s’ingéniait à le rattacher à sa longue liste de lutins, farfadets et autres créatures imaginaires plus ou moins terrifiantes. Maude avait grandi dans le nord de l’Angleterre et avait été abreuvée de légendes celtiques durant

1. Créature fantastique de la mythologie celtique. (*N.d.T.*)

l'enfance. Elle les avait ensuite racontées à Lily lorsque celle-ci était petite – ce qui avait valu à la fillette quelques nuits tourmentées. C'est pourquoi Lily s'efforçait, sans grand succès malheureusement, d'empêcher Maude d'infliger les mêmes récits à son fils.

La jeune femme balaya du regard le salon du modeste appartement dans lequel ils avaient emménagé la veille. Une petite cheminée chauffait la pièce dans laquelle avaient été installés le lit et le coffre à vêtements de Maude. Une table et quatre chaises trônaient au centre. Un bureau ainsi qu'un sofa défraîchi couleur prune placé devant la cheminée complétaient l'ameublement. Une porte ouvrait sur l'ancien dressing devenu la chambre de Lily et d'Indio. Ces deux pièces étaient tout ce qui restait des loges du théâtre de verdure des Folies Harte. Le théâtre avait été ravagé à l'automne précédent par un gigantesque incendie qui avait également détruit une grande partie du jardin d'agrément l'entourant. Une odeur de fumée persistait, tel un fantôme, alors que la plupart des gravats avaient pourtant été évacués depuis longtemps.

Lily frissonna. Un endroit aussi sinistre ne pouvait qu'influer sur l'imagination d'un enfant. Il ne fallait pas s'étonner qu'Indio ait cru voir un monstre.

Ce dernier mordit dans sa tartine dégoulinante de confiture.

— Il a les cheveux tout emmêlés et il vit dans le jardin. Daffodil aussi l'a vu.

Lily et Maude regardèrent la petite levrette qui, assise à côté de la chaise d'Indio, se léchait

la patte arrière. Voyant que les deux femmes l'observaient, elle roula sur le dos.

— Daffodil a peut-être mangé quelque chose qui lui a donné mal au ventre, suggéra Lily, diplomate. Et son mal de ventre lui aura fait *penser* qu'elle avait vu un monstre. Pour ma part, je n'ai vu aucun monstre dans le jardin. Et Maude non plus.

— Il y avait bien ce pêcheur avec un gros nez, qui traînait hier sur le débarcadère, marmonna Maude.

Mais devant le regard courroucé de Lily, elle s'empressa d'ajouter :

— Euh, mais ce n'était pas un vrai monstre. Juste un homme avec un gros nez.

Indio médita l'argument.

— Mon monstre avait un gros nez, dit-il. Et un crochet ! Peut-être pour couper les enfants en morceaux avant de les manger ?

— Indio ! s'exclama Lily. Cela suffit, maintenant.

— Mais, maman...

— Non. Discutons plutôt de choses sérieuses. Ou de la manière d'apprendre à Daffodil à obéir aux ordres.

Indio soupira bruyamment.

— Oui, maman, murmura-t-il en affichant une expression si accablée que Lily ne put s'empêcher de penser qu'il ferait sans doute un excellent comédien.

Elle adressa un regard implorant à Maude, qui se contenta de secouer la tête.

— Je suis sûre que Daffodil aurait besoin d'un peu de dressage, insista-t-elle, en désespoir de cause.

— Sans doute, concéda Indio.

Il termina son potage avant de demander :

— Je peux quitter la table, s'il te plaît, maman ?

À peine Lily eut-elle accepté qu'il sauta à bas de sa chaise et courut vers la porte. Daffodil se précipita sur ses talons en aboyant.

— Ne t'approche pas de l'étang ! cria Lily juste avant que la porte ne claque.

Elle grimaça et se tourna vers Maude.

— J'ai peur de ne pas m'être très bien débrouillée.

Maude haussa les épaules.

— Vous auriez pu mieux faire, en effet. Mais ce garçon est du genre sensible. Comme vous à son âge.

— Ah bon ?

Maude avait été la nourrice de Lily – et même plus que cela, pour être honnête. Elle avait beau être superstitieuse, Lily avait toute confiance en son jugement dès qu'il s'agissait des enfants.

— Tu crois que je devrais aller le trouver ?

— Oui, mais pas tout de suite. Laissez-lui le temps de se calmer.

Lily hocha la tête.

— J'aurais préféré trouver un autre endroit pour poser nos valises. Quelque chose de moins...

Elle hésita, ne sachant trop comment qualifier l'atmosphère de ce décor en ruine.

— Mystérieux, suggéra spontanément Maude. C'est sûr que tous ces arbres brûlés et ce théâtre à moitié effondré sont assez étranges. D'autant qu'il n'y a pas âme qui vive en dehors de nous. Je glisserai un sachet d'ail et de sauge sous mon

oreiller tous les soirs. Vous seriez bien avisée d'en faire autant.

— Mmm, murmura Lily, évasive.

Elle n'avait guère envie de se réveiller en sentant l'ail et la sauge.

— Et je ne parle pas des ouvriers, reprit Maude. J'ignore où M. Harte les a recrutés, mais je ne serais pas étonnée que ce soit dans la rue. Voire, pire.

Et, se penchant vers Lily, elle ajouta à voix basse :

— À la descente d'un bateau arrivant d'Irlande.

— Enfin, Maude, je ne comprends pas pourquoi tu détestes à ce point les Irlandais. Ils cherchent juste du travail. Comme beaucoup de monde.

Maude renifla avec dédain, avant de beurrer vigoureusement une tartine.

— De toute façon, ajouta Lily, nous ne resterons ici que le temps que M. Harte monte une nouvelle pièce dans laquelle j'aurai un rôle.

— Et où la montera-t-il ? répliqua Maude en jetant un coup d'œil aux poutres carbonisées au-dessus de leurs têtes. Il doit d'abord reconstruire son théâtre, et le jardin qui l'abrite. Ce qui prendra une bonne année, sinon plus.

Lily voulut répondre, mais Maude n'en avait pas terminé.

— Je n'ai jamais eu confiance en cet homme, enchaîna-t-elle en agitant sa tartine. Il est trop charmeur, et trop bavard. Il serait capable de convaincre un oiseau de se poser sur sa main avant de le mettre directement dans le four. Ou

de persuader une actrice qui a tout Londres à ses pieds de venir jouer dans son théâtre – et *uniquement* le sien.

— Honnêtement, Maude, M. Harte ne pouvait se douter que son domaine serait réduit en cendres quelques semaines après m'avoir engagée.

Lily grimaça à ce souvenir. M. Sherwood, le propriétaire du Théâtre Royal – son précédent employeur –, était un homme plutôt vindicatif. Il lui avait juré qu'il ferait en sorte qu'elle ne retrouve plus de travail à Londres si elle acceptait l'offre de M. Harte, lequel lui avait proposé de lui doubler son salaire.

Cela n'aurait pas été un problème si le théâtre de M. Harte n'avait brûlé peu de temps après l'arrivée de Lily. La jeune femme avait alors découvert que M. Sherwood avait tenu sa promesse : désormais plus aucun théâtre à Londres ne voulait l'engager.

Après six mois de chômage forcé, Lily avait fini par épuiser ses maigres économies et avait dû se résoudre à quitter son bel appartement.

— Au moins, M. Harte nous héberge gratuitement, risqua-t-elle.

Maude, qui venait d'avaler une gorgée de soupe, se contenta d'émettre un vague bruit de gorge en réponse.

Lily se leva.

— Je devrais peut-être aller chercher Indio.

— Et votre déjeuner ? demanda Maude, désignant le bol de soupe à moitié plein de Lily.

— Je le terminerai plus tard. Je n'aime pas qu'Indio soit troublé.

— Vous dorlotez trop ce garçon, rétorqua Maude.

Lily se retint de sourire. Si quelqu'un dorlotait Indio, c'était bien Maude.

— Je reviens dans cinq minutes.

Lily gagna la porte qui ouvrait sur le jardin. Le battant s'ouvrit dans un grincement sinistre, la chaleur de l'incendie ayant fissuré l'un des gonds. Dehors, le temps était maussade. De gros nuages gris annonçaient encore de la pluie et le vent soufflait. Frissonnant, Lily croisa les bras sur sa poitrine. Elle aurait dû prendre son châle.

— Indio ! cria-t-elle, mais sa voix fut happée par le vent.

Elle regarda autour d'elle. Ce qui avait été un plaisant jardin d'agrément n'était plus désormais qu'un champ de boue et de cendres. Les haies taillées au cordeau qui bordaient autrefois les allées gravillonnées avaient brûlé, elles aussi, et la plupart ne repousseraient jamais. Sur la gauche se dressaient les ruines du kiosque à musique. Sur la droite, quelques arbres indemnes se reflétaient dans un trou d'eau – les restes d'un étang d'ornement, à présent envahi par la vase. Ici ou là, quelques touches de vert surnageaient au milieu de la grisaille, mais sous ce ciel bas, alors que des volutes de brume rampaient sur le sol, il fallait admettre que le parc apparaissait plutôt effrayant.

Lily se reprocha d'avoir laissé son fils sortir, mais il était difficile de garder à l'intérieur un garçon de cet âge. Elle emprunta une allée au hasard. Le sol boueux était glissant et elle s'en voulait de ne pas avoir pris le temps d'enfiler des

chaussures. Si elle ne retrouvait pas rapidement Indio, elle ruinerait ses mules brodées.

— Indio !

Elle contourna les vestiges d'un ancien bosquet. Les branches calcinées des arbres s'agitaient au vent.

— Indio !

Un grognement monta du bosquet.

Lily s'immobilisa.

Le grognement se répéta. Il était trop fort, trop grave, pour provenir de son fils. Non, cela ressemblait plutôt au grondement d'un animal. D'un *gros* animal.

Elle inspecta vivement les alentours. En vain. Que faire ? Regagner l'appartement ? Mais Indio était là, quelque part !

Un nouveau grognement. Plus fort, cette fois.

Seigneur Dieu ! Lily empoigna ses jupes, au cas où elle devrait s'enfuir en courant, et risqua un pas en direction du bosquet.

Un son bas et rocailleux lui parvint.

Courageusement, elle jeta un coup d'œil derrière un tronc d'arbre calciné.

Elle ne vit d'abord qu'une masse couverte de boue. Puis la masse en question se déplia tout à coup, révélant un dos massif, des épaules larges et une tête hirsute.

Lily laissa échapper un cri étranglé.

La chose fit volte-face avec une rapidité stupéfiante, et une face monstrueuse, couverte de suie, la fixa méchamment, le bras – la patte ? – levé comme pour frapper.

Ledit bras se terminait par une lame recourbée.

Lily avala sa salive. Si elle survivait à cette rencontre, elle n'aurait plus qu'à présenter ses excuses à Indio.

Car il y avait bel et bien un monstre dans le jardin.

La journée avait mal commencé et ne semblait pas vouloir s'arranger, songea Apollon Greaves, vicomte Kilbourne.

Une estimation sommaire lui avait révélé l'ampleur des dégâts causés par l'incendie : une bonne moitié du parc était entièrement détruite et un quart ne valait guère mieux. La source qui alimentait l'étang était bouchée par une accumulation de débris, réduisant l'étang à une étendue d'eau stagnante gagnée par la vase. Quant aux jardiniers engagés par Asa, ils étaient parfaitement inexpérimentés. Pour couronner le tout, la pluie persistante de ces derniers jours avait transformé les vestiges des Folies Harte en un marécage boueux qui rendait impossible toute intervention. Il faudrait attendre que la terre ait séché pour envisager de nettoyer et de replanter.

Et voilà que, maintenant, une femme étrange venait s'ajouter au tableau.

Elle avait de grands yeux verts et des cheveux si noirs qu'ils semblaient imprégnés de cette suie qui recouvrait le paysage. Sa taille menue laissait à penser qu'il s'agissait d'une jeune fille, mais un coup d'œil à sa poitrine suffit à convaincre Apollon qu'il s'agissait bien d'une femme faite. Elle portait une robe extravagante, en velours vert rebrodé de rouge et d'or, et des

mèches folles échappées de son chignon bas dansaient autour de son visage aux joues rosies par le froid.

Dans son genre, elle était plutôt jolie. Mais là n'était pas la question.

D'où diable sortait-elle ? Pour autant qu'il sache, les seuls autres humains présents dans les ruines des Folies Harte étaient les prétendus jardiniers qui travaillaient sur les bosquets bordant l'étang. Apollon avait tenté de passer sa frustration sur un tronc d'arbre calciné, essayant de le déterrer à mains nues puisque le seul cheval à leur disposition était employé par les autres, quand il avait entendu une voix de femme. Puis la femme avait surgi d'un fourré.

À présent, elle regardait son bras d'un air effaré.

Apollon suivit la direction de son regard et grimacha. Il avait instinctivement tendu le bras en pivotant vers l'intruse, et devait reconnaître que la serpette qu'il tenait à la main pouvait paraître menaçante.

Il s'empessa de baisser la main. Les vêtements maculés de boue et de suie, le front couvert de sueur, il se sentait comme un gros balourd face à tant de délicate féminité.

Apparemment, son geste suffit à rassurer la jeune femme. Elle redressa l'échine – ce qui ne la grandit pas beaucoup plus.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Apollon lui aurait volontiers retourné la question, mais il n'en était pas capable. La faute en

incombait aux sévices qui lui avaient été infligés à Bedlam¹.

Avec un temps de retard, il se souvint qu'il était supposé n'être qu'un simple jardinier. Il baissa donc humblement les yeux – et son regard tomba sur d'élégants escarpins maculés de boue.

« Qui donc était cette femme ? » se demanda de nouveau Apollon.

— Répondez-moi, reprit-elle d'un ton impérieux qui contrastait avec le décor qui l'entourait. Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

Apollon regarda furtivement son visage – elle avait haussé les sourcils. Puis il se tapota les lèvres et la gorge en secouant la tête. Si elle ne comprenait, alors elle était plus bête qu'elle ne le paraissait.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Je ne pouvais pas savoir, ajouta-t-elle plus doucement. Mais peu importe, vous ne pouvez pas rester ici.

Apollon se retint de lever les yeux au ciel. Il *travaillait* dans ce jardin, elle devait bien s'en être aperçue. De quel droit décidait-elle qu'il devait partir ?

— Vous, reprit-elle, le désignant du doigt comme si elle le croyait sourd.

Elle n'était pas la première à commettre cette erreur. Beaucoup de gens s'imaginaient que puisqu'il ne pouvait pas parler, il n'entendait pas non plus.

— Vous... ne pouvez... pas... rester ici, articula-t-elle en détachant soigneusement chaque mot,

1. Nom donné au Bethlem Royal Hospital, hôpital pour malades mentaux fondé en 1400 à Londres. (*N.d.T.*)

avant de murmurer, pour elle-même : Bon sang, je ne sais même pas s'il me comprend. Mais j'ai peine à croire que M. Harte permette à...

Apollon comprit soudain, entre horreur et amusement, que cette femme le prenait pour un simple d'esprit.

L'un des escarpins frappa le sol.

— Regardez-moi, s'il vous plaît.

Apollon releva lentement les yeux, s'efforçant de conserver un visage inexpressif.

La jeune femme avait froncé les sourcils, croyant sans doute paraître sévère, alors qu'elle n'en était que plus adorable. Telle une petite fille grondant un chaton. Il n'empêche qu'Apollon était furieux contre elle. Elle n'aurait pas dû traîner seule dans le parc. Si elle était tombée sur un autre que lui – un type brutal, comme certains de ceux qui s'échappaient de Bedlam –, sa dignité, voire sa vie, auraient pu être en danger. N'avait-elle donc pas de mari, de frère ou de père pour veiller sur elle ?

Il s'aperçut qu'elle ne fronçait plus les sourcils. Son expression s'était même nettement radoucie.

— Vous ne pouvez pas me répondre, bien sûr, dit-elle doucement.

Apollon avait souvent été confronté à la pitié depuis qu'il avait perdu sa voix. D'ordinaire, cela lui inspirait un mélange de rage et de désespoir – après neuf mois, il commençait à douter de reparler un jour. Mais la question de l'inconnue ne provoqua pas la réaction habituelle. Peut-être était-ce dû au fait que c'était une femme – cela faisait si longtemps qu'une femme, en dehors de sa sœur, n'avait pas essayé d'engager la conversation

avec lui. À moins que ce ne soit tout simplement lié à sa personnalité. Cette inconnue manifestait une compassion sincère, dépourvue de dédain, et cela faisait toute la différence.

Il secoua la tête.

Elle soupira, avant de regarder autour d'elle.

— Que vais-je faire, maintenant ? marmonna-t-elle. Je ne peux quand même pas laisser Indio tout seul dehors.

Apollon s'efforça de ne pas laisser paraître sa surprise. Qui était Indio ?

— Allez-vous-en ! cria-t-elle soudain, avec une telle virulence qu'Apollon cligna des yeux.

Elle pointa un doigt autoritaire.

Il réprima un sourire. En voilà une qui ne renonçait pas facilement ! Il se retourna pour regarder dans la direction qu'elle lui indiquait, avant de reporter son attention sur elle en feignant l'incompréhension la plus totale.

— Bon sang ! s'exclama-t-elle. C'est à devenir folle !

Elle s'approcha de lui et, sans se soucier du fait qu'il la dominait d'une bonne tête, plaqua les mains sur son torse et le poussa.

Apollon s'autorisa à reculer d'un demi-pas, avant de s'immobiliser. La jeune femme leva les yeux vers lui. De près, découvrit-il, ils étaient pailletés d'or.

Elle entrouvrit les lèvres. Il les fixa du regard.

— Maman !

L'exclamation les fit tous deux sursauter. Se retournant, Apollon, découvrit un petit garçon planté dans l'allée longeant le bosquet. Ses cheveux noirs bouclés lui frôlaient les épaules. Il

portait une veste rouge et affichait un air farouche. Contrairement au chien qui l'accompagnait – un lévrier délicat.

Au premier geste d'Apollon, l'animal se figea, puis déguerpit comme s'il avait le diable aux trousses.

L'enfant se décomposa, puis il carra les épaules et fusilla Apollon du regard.

— Lâchez-la !

La jeune femme s'était enfin trouvé un défenseur. Encore qu'il aurait préféré quelqu'un de plus imposant physiquement.

Elle rejoignit le garçon.

— Te voilà enfin, Indio ! Tu ne m'as pas entendue t'appeler ?

— Je suis désolé, maman, répondit l'enfant, sans quitter Apollon du regard – une précaution que ce dernier n'aurait pas songé à lui reprocher. J'explorais les environs avec Daffodil.

— La prochaine fois contentez-vous d'explorer les abords du théâtre. Je ne voudrais pas que tu rencontres quelqu'un de...

Elle jeta un regard nerveux à Apollon.

— Euh... disons, dangereux.

Apollon essaya de paraître le plus inoffensif possible, malheureusement, c'était presque impossible. À quinze ans, soit quatorze ans plus tôt, il mesurait déjà un mètre quatre-vingts ! Si l'on ajoutait à cela sa carrure, ses mains comme des battoirs et son visage, que sa sœur avait un jour comparé avec affection à celui d'une gargouille, passer pour un chérubin était une cause perdue.

À preuve, la jeune femme prit son fils par la main.

— Viens, Indio, dit-elle. Allons voir où Daffodil est allée se cacher.

— Mais, maman, murmura l'enfant à voix presque haute, et le monstre ?

Il n'était nul besoin d'être un génie pour deviner à qui le garçonnet faisait référence. Apollon faillit soupirer.

— Ne t'inquiète pas, répondit sa mère d'une voix ferme. J'en aviserai M. Harte, et je te promets que demain matin, il sera parti.

Après un dernier regard nerveux à l'adresse d'Apollon, elle pivota sur ses talons et entraîna l'enfant dans son sillage

Yeux Verts aurait certainement un choc en découvrant qui, du « monstre » ou d'elle, serait jeté hors du parc, songea Apollon.

2

Le roi possédait une grande armée qu'il conduisit par monts et par vaux, soumettant toutes les peuplades rencontrées sur son chemin jusqu'à ce qu'il atteigne la mer. Devant lui se dressait une île si magnifique qu'il s'empressa de la conquérir à son tour. Puis il y fit édifier un château d'or, et demanda à sa reine de l'y rejoindre. Mais, la première nuit, un taureau noir lui apparut en rêve...

Pour quelqu'un qui possédait un parc d'agrément, Asa Makepeace ne vivait certes pas dans le luxe ; à vrai dire, il flirtait même avec la misère la plus noire.

Apollon se rendit chez lui tôt le lendemain matin. Makepeace habitait Southwark, un quartier sur la rive sud de la Tamise, non loin des anciennes Folies Harte. Son appartement se trouvait au troisième étage d'un immeuble délabré, mais Apollon n'y était encore jamais venu. Il y avait deux portes sur le palier.

Il frappa à celle de droite, attendit, puis colla l'oreille au battant. Un bruit de pas se fit

entendre. Finalement, la porte s'ouvrit sur un vieil homme coiffé d'un bonnet de velours rouge.

— C'est pour quoi ? dit l'homme, mécontent. Vous m'avez réveillé !

Apollon recula d'un pas et s'excusa d'un geste de la main.

L'homme claqua la porte à l'instant où Makepeace ouvrait la sienne.

— Qu'y a-t-il ?

Sa tignasse rousse évoquait la crinière d'un lion – un lion réchappé d'un cyclone – et sa chemise déboutonnée révélait un torse velu.

Mais au moins portait-il un pantalon.

Apollon s'engouffra chez son ami, mais n'alla pas bien loin tant la pièce était encombrée de tout un fatras d'objets divers. Des piles de livres occupaient le plancher, la table et même une partie du lit. Le portrait d'un homme barbu était appuyé contre un mur, coincé entre un corbeau empaillé et une maquette de bateau de plus de un mètre de haut, gréement compris. Des costumes étaient pliés dans un coin, et des papiers s'étaient un peu partout.

Makepeace referma la porte. Le courant d'air fit voler quelques papiers.

— Quelle heure est-il ?

Apollon désigna une horloge posée sur la table entre deux piles de livres, avant de s'apercevoir qu'elle s'était arrêtée. Bon sang ! Décidant d'adopter une méthode plus directe pour indiquer l'heure à son ami, il se dirigea vers l'unique fenêtre de la pièce et en écarta les rideaux.

Son geste souleva un nuage de poussière, qui dansa joliment dans les rayons du soleil matinal.

— Ahhh ! gémit Makepeace, comme s'il avait été transpercé de plusieurs flèches.

Il tituba jusqu'au lit, où il se laissa choir.

— N'as-tu donc pas de cœur, Apollon ? Il n'est pas encore midi !

Apollon soupira. Il rejoignit son ami, s'assit à côté de lui sur le lit et tira de sa poche le précieux carnet et le crayon dont il ne se séparait jamais.

Qui est la femme dans le jardin ? écrivit-il, avant de fourrer le carnet sous les yeux de Makepeace.

— Quelle femme ? Et quel jardin ? Serais-tu devenu fou ? À moins que tu ne veuilles parler d'Eve et de ce jardin-là, auquel cas tu te prendrais soudain pour Adam, et je serais curieux de te voir vêtu d'une simple feuille de vigne...

Apollon avait repris le carnet.

Des yeux verts. Jolie. S'habille avec extravagance. A un petit garçon prénommé Indio.

— Ah, elle ! s'écria Makepeace. C'est Lily Stump. La meilleure actrice comique de sa génération. Elle est incroyablement douée. Elle ensorcelle littéralement son public – en tout cas, la partie masculine. Sur scène, elle se fait appeler Robin Goodfellow. Elle a eu raison de prendre un pseudonyme. C'est fort pratique.

Apollon lui jeta un regard torve. Asa Makepeace était plus connu sous le nom de M. Harte. Très peu de personnes, du reste, étaient au courant de ses deux identités. Makepeace avait recouru à ce stratagème lorsqu'il avait ouvert les Folies Harte, près de dix ans auparavant, pour ménager sa famille. Celle-ci, très pieuse, désapprouvait les lieux de plaisir, théâtre et jardin d'agrément compris. Apollon avait tenté d'en

savoir plus, mais Makepeace se montrait toujours évasif sur ce sujet.

Déloge-la de mon jardin, écrivit Apollon sur son carnet.

Makepeace lut sa phrase et arqua les sourcils.

— J'ai l'impression que tu oublies que c'est *mon* jardin.

Apollon le foudroya du regard.

Makepeace leva les mains en signe d'apaisement.

— Mais, bien sûr, je n'oublie pas que tu as investi dedans, reprit-il. Et de manière significative.

Apollon ricana. En fait d'investissement significatif, il avait placé toutes ses économies, quatre ans et demi plus tôt, dans les Folies Harte. Et comme, depuis, il avait passé la majeure partie de son temps enfermé à Bedlam, il n'avait pas été en mesure de gagner de l'argent. Sa participation au capital des Folies Harte était donc tout ce qui lui restait, et ce qui l'empêchait aussi de quitter Londres. Car tant que le parc n'aurait pas rouvert au public, et recommencé à faire des bénéfices, il ne pourrait pas récupérer ses fonds.

D'où sa décision d'aider Makepeace à restaurer son établissement au plus vite en supervisant les travaux de plantations.

Makepeace laissa retomber ses mains et avoua :

— Je ne peux pas renvoyer Mlle Lily Stump.

Apollon ne prit pas la peine d'écrire un commentaire. Il se contenta de hausser un sourcil incrédule.

Makepeace se leva.

— Elle n'a pas d'autre endroit où aller.

Apollon attendit patiemment la suite. Être muet n'avait pas que des inconvénients : le silence

incitait souvent vos interlocuteurs à se montrer loquaces.

Makepeace renifla son aisselle, grimaça et retira sa chemise.

— Je l'ai débauchée du Théâtre Royal, expliqua-t-il. Son directeur, M. Sherwood, a pris cela comme un affront personnel. Depuis, il use de toute son influence pour l'empêcher de retrouver du travail ailleurs. Aussi, quand elle est venue m'annoncer, la semaine dernière, qu'elle n'avait plus de quoi payer son loyer...

Il haussa les épaules et jeta sa chemise dans un coin.

Mécontent, Apollon écrivit fébrilement sur son carnet :

Je ne peux espérer demeurer incognito si des gens se promènent dans le parc.

Puis il se leva à son tour pour montrer le carnet à Makepeace. Celui-ci s'esclaffa.

— Et les jardiniers que nous avons embauchés ? Tu n'as pas fait tant de manières à leur sujet.

C'est différent. Nous avons besoin d'eux. Et ils ne sont pas aussi intelligents que Mme Stump.

— Mademoiselle Stump, corrigea Makepeace. Il n'y a pas de M. Stump. Enfin, pour autant que je sache.

Apollon cilla
Et l'enfant ?

Makepeace s'empara d'une cruche miraculeusement remplie d'eau, qu'il vida dans une cuvette.

— C'est son fils. Mais tu sais comment sont les gens de théâtre. Ne sois donc pas puritain.

Donc, elle n'avait pas d'homme dans sa vie. Non pas que cela ait la moindre importance. Mlle Stump le prenait pour un parfait idiot. Et il se terrait depuis son évasion de Bedlam.

Il soupira.

Trouve-lui un autre logement.

Makepeace en resta bouche bée.

— Quelle excellente idée, Kilbourne ! Je vais l'envoyer dans le manoir de mes ancêtres, au pays de Galles. Il est un peu branlant, mais les dizaines de domestiques et les milliers d'hectares de terres qui l'entourent devraient lui faire oublier ces quelques inconvénients. Ou alors, le château que possède ma famille dans le sud de la France sera peut-être plus à son goût ? Heureusement que tu es là. Je n'en reviens pas de ne pas y avoir pensé moi-même. C'est...

Apollon interrompit sa diatribe en lui plongeant la tête dans la cuvette.

Makepeace poussa un rugissement et secoua la tête avec une telle vigueur qu'Apollon fut presque aussi arrosé que lui.

— Ahem.

Les deux hommes se tournèrent vers la porte d'un même mouvement.

L'aristocrate qui se tenait sur le seuil n'était pas très grand – Asa le dépassait de plusieurs centimètres et Apollon avait une tête de plus –, mais il savait prendre la pose, une hanche gracieusement fléchie, la main reposant avec élégance sur une canne d'or et d'ébène. Il portait un costume rose, richement brodé de bleu, d'or, de noir et de vert, et avait délaissé la perruque blanche qu'arboraient la plupart des nobles, laissant ses

cheveux blonds attachés en catogan par un nœud de velours noir. La première fois qu'Apollon avait vu Valentin Napier, septième duc de Montgomery – c'était le soir de l'incendie qui avait ravagé les Folies Harte –, il l'avait pris pour un dandy. Depuis, il n'avait eu aucune raison de changer d'avis à son sujet. Sinon qu'il avait enrichi ce verdict d'un adjectif : Montgomery était un *dangereux* dandy.

— Bonsoir, messieurs, les salua Montgomery avec un petit sourire narquois. J'espère que je n'interromps rien d'intime ?

Son regard passa d'Apollon, qui se raidit, à Makepeace. Ignorant le sous-entendu, ce dernier répondit en attrapant une serviette pour se frictionner les cheveux.

— Uniquement ma toilette matinale. Sentez-vous libre de revenir à un autre moment, *Votre Grâce*.

— Oh, mais vous êtes toujours tellement occupé ! objecta Montgomery.

Du bout de sa canne, il fit tomber une pile de papiers qui encombraient un fauteuil. Son expression rappela à Apollon le chat gris que sa mère avait recueilli lorsqu'il était enfant. Un jour, le chat avait grimpé sur le manteau de la cheminée du boudoir de sa mère et avait fait tomber un à un les bibelots disposés sur la tablette de marbre, les regardant s'écraser sur le sol avec un parfait détachement.

— Asseyez-vous donc, suggéra Makepeace, avant d'ouvrir un tiroir pour en tirer une chemise propre.

— Merci, fit Montgomery, sans paraître le moins du monde embarrassé.

Il s'assit, croisa les jambes, ôta une minuscule poussière de son pantalon, puis lâcha :

— Je suis venu m'informer sur mes investissements.

Apollon se rembrunit. Dès le début il avait été contre l'idée d'accepter l'argent de Montgomery, mais Makepeace, qui avait la langue bien pendue, avait réussi à le convaincre. Il n'en était pas moins persuadé qu'ils avaient pactisé avec le diable. Montgomery avait séjourné à l'étranger pendant plus de dix ans, avant de rentrer brusquement à Londres. Personne ne semblait savoir grand-chose à son sujet – ni ce qu'il avait fait durant ces dix années –, quand bien même son nom et son titre étaient connus.

C'était là un mystère qui mettait Apollon mal à l'aise.

— Tout se passe à merveille, assura Makepeace. Smith, ici présent, s'occupe de restaurer le jardin.

— Sssmith... siffla Montgomery, se tournant vers Apollon, que Makepeace avait affublé de ce pseudonyme ridicule. Je crois me souvenir que votre prénom est Samuel, c'est bien cela ?

— Il préfère Sam, précisa Makepeace. Votre Grâce.

— Sam Smith, répéta Montgomery sans cesser de sourire. Avez-vous un lien avec Horace Smith dans l'Oxfordshire ?

Apollon secoua la tête.

— Non ? C'est dommage. Mais, après tout, Smith est un nom très commun. Puis-je vous demander quels sont vos projets pour le parc ?

Apollon feuilleta son carnet et le tendit au duc, qui se pencha pour examiner ses croquis.

— C'est très joli, dit-il en se redressant. Je passerai tout à l'heure afin de me rendre compte de l'avancement des travaux.

Apollon et Makepeace échangèrent un regard.

— Ne vous donnez pas cette peine, Votre Grâce, dit ce dernier.

— Ce ne sera pas une peine. Plutôt un petit caprice. Que vous ne pourrez pas me refuser, n'est-ce pas, monsieur *Smith* ?

Apollon hocha la tête à contrecœur. Il n'aurait pas su dire pourquoi, mais il n'aimait pas l'idée que le duc déambule dans le parc.

Montgomery faisait tourner sa canne dans sa main, contemplant le miroitement du pommeau d'or.

— J'imagine que nous aurons bientôt besoin d'un architecte pour rebâtir les différentes constructions qui ornaient le parc.

— Sam vient tout juste de commencer à travailler sur les plantations, objecta Makepeace. Il a du pain sur la planche – vous avez vu l'état des lieux. Nous avons le temps de nous préoccuper de trouver un architecte.

— Non, rétorqua fermement Montgomery. Pas si nous voulons rouvrir le parc d'ici un an.

— Un an ? s'étrangla Makepeace.

— Un an, confirma Montgomery, avant de se lever et de se diriger vers la porte. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, je suis quelqu'un

d'impatient, ajouta-t-il. Si le parc n'est pas prêt à accueillir de nouveaux visiteurs – et l'argent qu'ils y dépenseront – en avril de l'année prochaine, je crains fort d'être obligé de vous réclamer la restitution de mon capital.

Il ouvrit la porte, se retourna et leur adressa un sourire angélique.

— Avec les intérêts, bien sûr.

Sur ce, il sortit et referma le battant derrière lui.

— Nom de Dieu, murmura Makepeace.

Apollon n'aurait pu dire mieux.

— Tu crois que cela existe, « mépriseuse » ? demanda Lily à Maude, quelques jours plus tard.

La jeune femme était assise à la table de la cuisine, pendant que Maude étendait la lessive devant le poêle.

— *Mépriseuse* ? répéta Maude, avant de secouer la tête. Non, je n'ai jamais entendu ce mot.

Zut ! Lily baissa les yeux sur la pièce qu'elle écrivait – *Les Remords d'un panier percé* – et « mépriseuse » lui aurait convenu à merveille.

— Tant pis si cela n'existe pas. Après tout, Shakespeare passait son temps à inventer de nouveaux mots.

Maude se tourna vers elle.

— Oui. Mais vous n'êtes pas Shakespeare.

— Hmm.

Lily se remit au travail. Elle trouvait que *mépriseuse* sonnait bien. En plus, il était facile à comprendre. Ce n'était pas parce que personne n'avait encore songé à l'inventer qu'il fallait se priver de l'utiliser.

Elle trempa sa plume dans l'encrier et inscrivit le mot.

C'est alors qu'on frappa à la porte.

Lily et Maude se figèrent et braquèrent les yeux sur le battant. Jamais personne n'avait frappé à la porte. Certes, elles n'habitaient là que depuis moins d'une semaine, mais tout de même.

Lily fronça les sourcils.

— Où est Indio ?

Maude haussa les épaules.

— Il est sorti jouer dehors aussitôt après le déjeuner.

— Je lui ai pourtant dit de ne pas s'éloigner, marmonna Lily, soudain inquiète.

Elle s'était rendue chez M. Harte le lendemain de sa rencontre avec le « monstre », mais le propriétaire avait déclaré qu'il n'était pas question que cette brute quitte le parc. Aucun des arguments raisonnables qu'elle lui avait opposés n'avait pu le convaincre de changer d'avis, aussi était-elle repartie fort mécontente. Heureusement, le muet ne s'était plus aventuré près des ruines du théâtre. *Malheureusement*, Indio semblait fasciné par lui. En dépit des mises en garde de Lily, il avait disparu à plusieurs reprises dans le parc en compagnie de Daffodil.

Avec un soupir, la jeune femme se leva pour aller ouvrir. Et découvrit un homme en costume rose tirant sur le mauve, le dos tourné car il contemplait le parc.

Il pivota et Lily fut frappé par sa beauté. Il avait des yeux d'un bleu très pur, de longs cils bruns, des pommettes hautes, une bouche parfaitement dessinée qu'elle lui aurait presque envieé, et,

Et toujours la reine du roman sentimental :

Barbara Cartland

« Les romans de Barbara Cartland nous transportent dans un monde passé, mais si proche de nous en ce qui concerne les sentiments. L'amour y est un protagoniste à part entière : un amour parfois contrarié, qui souvent arrive de façon imprévue.

Grâce à son style, Barbara Cartland nous apprend que les rêves peuvent toujours se réaliser et qu'il ne faut jamais désespérer. »

Angela Fracchiolla, lectrice, Italie

Le 6 mai

Cynthia, en quête de l'amour



11081

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 2 mars 2015

Dépôt légal : mars 2015
EAN 9782290107201
OTP L21EPSN001383N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion